

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## Revue Politique et Littéraire

**LE RÉVEIL****POLITIQUE—LITTÉRATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS**

VOL. 5

MONTREAL, 12 SEPTEMBRE 1896

No. 102

**SOMMAIRE**

L'hon. Monsieur Flynn et l'éducation, *Pierre Lerouge* — Pauvre Province, *Canadien* — Le prix de l'éducation, *Père de Famille* — Tartufe, *Rieur* — Les collèges classiques. *Agricola* — Le Canayen récalcitrant, *Chercheur* — La fêrulle, *Contribuable* — Ça et là. *Rieur* — Idylle, *Armand Sylvestre* — Les lectures publiques, *Magister* — Virginia Aragon, *Pierrot* — Le monument Mercier, *Patriote* — Feuilleton : Rome (*suite*), *Emile Zola* — Dictionnaire Rinfret.

**M. FLYNN ET L'ÉDUCATION**

L'honorable M. Flynn, premier ministre de la Province de Québec, vient de lancer un programme en vue de son récent avènement au pouvoir et de la session provinciale qui se prépare.

Pour la premièrefois, depuis bien longtemps, et grâce, nous en sommes convaincu, à la multiplicité de nos efforts, la question d'éducation fait le texte d'un article de programme ministériel.

Ah ! il ne faut pas se réjouir trop vite. Ce n'est pas beaucoup, ce qu'on y dit ; ce n'est ni vigoureux ni compromettant, mais enfin, la question est mise sur le tapis, et nos dirigeants sortent du mutisme dans lequel ils s'enfermaient généralement lorsqu'on prononçait devant eux le mot Education. Sous ce rapport, il y a progrès.

Le jour où l'on osera discuter en public l'éducation, la réforme sera bien près de venir ; car notre système actuel et ses ré-

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

sultats ne supportent ni l'examen ni la critique. La seule énumération des chiffres que nous avons cités dans quelques-uns de nos derniers numéros a plus fait pour ouvrir les yeux du public que des volumes de dissertation.

Enfin, voici ce qu'a dit M. Flynn au sujet de l'éducation dans notre province :

“L'éducation étant le plus grand bienfait dont un gouvernement puisse doter un peuple, je me propose d'aider dans une plus large mesure cette noble cause. Ainsi, je reconnais qu'il faut accorder une plus forte somme pour l'éducation primaire, dans les municipalités pauvres et pour l'avantage des classes ouvrières dans nos villes. Il faut aussi venir au secours des instituteurs et des institutrices, dont la plupart ne reçoivent pas une rémunération suffisante pour les services qu'ils rendent, et, enfin, il faut favoriser, de toutes les manières possibles, l'instruction publique dans notre province. Ce n'est pas à dire que notre système scolaire soit défectueux, ni que nos institutions d'enseignement laissent à désirer : loin de là, je crois que, au point de vue de l'éducation supérieure, il serait difficile de trouver un pays qui offre plus d'avantages que la Province de Québec ; mais ce que nous voulons, c'est que le gouvernement, par une coopération plus active et plus généreuse, dans les limites de ses ressources, donne à l'éducation la plus grande expansion possible.”

Nous aurons l'indulgence de ne pas relever le baroque plaidoyer de M. Flynn en faveur du système actuel, et son enfantine prétention que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

C'est évidemment l'antique peur de la hiérarchie cléricale qui lui a inspiré cette élucubration bâtarde. Mais nous lui saurons gré de ne pas nous avoir parlé des médailles de Chicago, qui sont le cauchemar de tous les vrais réformateurs éducationnels.

Ah ! s'ils savaient tout le tort qu'ils ont fait à la cause de l'éducation, ces diables d'Américains de Chicago, en décorant nos *P'tits Frères* !

Après tout, peut-être l'ont-ils fait exprès.

Nous ne discutons donc pas la valeur de nos écoles ; nos chiffres sont là ; ils n'ont pas été contredits, et ils prouvent malheureusement que notre province est la plus illettrée du Canada tout entier.

Les palinodies de M. Flynn peuvent sembler douces à l'orgueil cléricale, et faciliter peut-être le passage de la pilule que ces messieurs du clergé sont fatalement destinés à avaler, mais elles ne tiennent pas devant les chiffres officiels.

Passons à la partie intéressante du discours de M. Flynn, au nœud de sa déclaration :

Le premier ministre propose que les sommes consacrées par le gouvernement aux écoles primaires des campagnes et des villes, ainsi qu'aux écoles du soir, soient augmentées, afin de relever le niveau de celles-ci, et il indique comme principale réforme à accomplir l'élévation des salaires des instituteurs.

Si l'on se reporte au programme que nous avons publié dans notre dernier numéro, on voit que ce sont là deux articles qu'il contient.

A ce titre seul, la déclaration ministérielle serait déjà de nature à nous réjouir ; mais il y a plus :

La proposition d'augmentation des sommes à voter pour l'éducation primaire va mettre en discussion tout notre système scolaire du haut en bas, et c'est là que nous attendons une manifestation énergique de la part des hommes vraiment libéraux.

On ne peut décemment pas demander aux représentants du peuple de puiser dans le trésor public pour subventionner un système essentiellement défectueux sans leur permettre d'exprimer leurs vues sur ce système et de prendre aussi les mesures

nécessaires pour assurer le bon et utile emploi des sommes payées.

La représentation parlementaire va enfin avoir l'occasion si souvent cherchée de s'affirmer comme déléguée des pères de famille et de réclamer le soin de l'éducation qui a été usurpé par des irresponsables.

En un mot, c'est la mort du Conseil de l'Instruction Publique, que personne ne regrettera ; sauf ceux qui n'ont pas d'enfants à élever, mais aiment bien à tripatouiller les enfants des autres.

De là à la création d'un ministère de l'Instruction publique, dirigé par un ministre élu par le peuple, et mandataire du peuple, il n'y a qu'un pas.

Espérons qu'il sera franchi.

Un rôle glorieux se prépare pour le parti libéral à la prochaine session, s'il entend rester fidèle à ses traditions et entrer dans le domaine des actes.

C'est sur ses épaules que repose le salut de la province ; c'est lui qui a en mains l'avenir de la jeunesse ; de sa conduite dépendra le bon nom de la race canadienne.

A lui de nous sortir de l'ornière, ou de nous y laisser embourbés.

Monsieur Flynn vient d'enfoncer le coin dans le tronc encore vigoureux de l'obscurantisme, c'est aux libéraux de compléter l'œuvre et de frapper assez fort pour faire voler en mille éclats ce résidu d'un régime pitoyable et abrutissant.

Allons, haut les cœurs !

Frappez ferme ! et surtout :

A la porte, les flancheurs !

PIERRE LEROUGE.

### UN BON PREVENTIF

On ne pourrait donner de meilleur conseil aux personnes faibles de poitrine que de se munir d'une bouteille de BAUME RHUMAL. Une cuillerée à thé prise avant de sortir au froid est un préventif sûr contre le rhume. 25 cts le flacon. En vente partout.

## PAUVRE PROVINCE

La *Presse*, seule de tous les journaux de Montréal, s'est insurgée contre les chiffres publiés au sujet de l'éducation dans notre province, et a voulu contester, sinon leur authenticité, au moins les déductions que nous tirions de ces chiffres.

Nous pensons que la *Presse* n'était pas bien sérieuse dans sa dissertation très modérée, et qu'elle a voulu simplement se faire une réclame

Voici, en effet, sur quoi elle appuie son raisonnement :

“ Montréal, dit-elle, ne peut pas être aussi en arrière de Toronto qu'on le dit, puisqu'il n'y a pas à Toronto un seul journal dont le tirage approche du tirage de la *Presse* (NOTRE TIRAGE !) et que le *Globe*, par exemple, ne tire qu'à 30,000. Or, comme les gens n'achètent pas les journaux pour le plaisir de les acheter et non de les lire, il doit s'en suivre qu'il y a à Montréal plus de gens qui lisent qu'à Toronto.”

Le raisonnement est spécieux, pour les raisons suivantes :

1. Il y a beaucoup de gens qui achètent la *Presse* et qui ne la lisent pas. Ils regardent les images, ce qui est, de beaucoup, la partie la plus intéressante de ce journal.

2. La *Presse* alimente de sa littérature presque toute la population française des États de la Nouvelle-Angleterre, qui n'est pas comptée dans le recensement, et qui est plus avancée que les Canadiens restés au pays.

3. La *Presse*, par suite de l'incurie des partis, de la mauvaise organisation des autres journaux, de leur faiblesse ou de leur mesquinerie, a racolé la presque totalité du public qui sait lire dans la province, au point de ne pouvoir plus servir de terme de comparaison. Le chiffre de sa

circulation est une totalisation, et non une proportion.

4. Enfin, la *Presse* luttant dans un champ beaucoup plus vaste que les journaux d'Ontario, qui sont beaucoup plus nombreux; il n'est pas étonnant qu'elle raccroche plus de lecteurs.

Nous donnions l'autre jour la proportion des journaux par électeurs dans chaque province; voici maintenant la proportion d'habitants pour chaque journal par province:

1 Manitoba.....	3,612
2 Colombie Anglaise.....	3,636
3 Ontario.....	4,130
4 Nouvelle-Ecosse.....	6,623
5 Ile du Prince-Edouard.....	6,817
6 Nouveau-Brunswick.....	7,301
7 Québec.....	11,659

Ainsi, il y a dans Ontario un journal par 4,130 habitants.

Dans Québec, **UN** journal par **11,629** habitants!

Où est la *Presse* là-dedans?

Il y a, d'ailleurs, un autre mode de comparaison:

Prenez la *Presse* et comparez-la, au point de vue de la facture, du style, des renseignements, du ton, avec des journaux comme le *Globe* et le *Mail*, vous aurez le juste terme de comparaison entre les deux provinces.

D'un côté, des balivernes, des sottises, des petites images, des sonnettes et des patenôtres; de l'autre, de la politique, de l'étude, des chiffres, de la littérature.

O, pauvre province! tu as bien la presse que tu mérites!

CANADIEN.

Le Parc Sohmer termine brillamment la saison avec des attractions extraordinaires, Allez voir les éléphants savants.

## LE PRIX DE L'EDUCATION

On se demande quelquefois pourquoi les parents n'envoient pas leurs enfants à l'école ou au couvent plus longtemps qu'ils ne le font, et les retirent aussitôt leur première communion faite, sans leur laisser achever un cours complet.

Mais on ne doit pas ignorer que l'éducation est ruineuse à Montréal, et que, dans une famille un peu nombreuse, le père n'y peut pas subvenir.

Le prix est audacieusement élevé, et l'exploitation de parents par les propriétaires d'établissements d'éducation est scandaleuse, surtout dans les maisons religieuses.

Nous allons en donner un exemple:

Un de nos amis vient de mettre, à la rentrée des classes, une petite fille de DIX ANS à l'Académie St-Louis de Gonzague de Montréal et voici le compte qu'il a reçu au bout de la première semaine, en dehors de tout paiement pour l'éducation proprement dite, simplement pour extras

### ACADEMIE SAINT-LOUIS-DE-GONZAGUE

#### DEUXIEME CLASSE D'ELEMENTS

1 Devoir du Chrétien.....	\$0 30
1 Grammaire Robert (1ère partie).....	0 15
1 Exercices " ".....	0 25
1 Géographie Commerciale, No 3.....	0 28
1 Arithmétique Toussaint.....	0 30
1 Petit Catéchisme de Québec.....	0 10
1 Histoire Sainte.....	5 15
1 Manuel de Dessin Linéaire.....	9 05
1 Grammaire Anglaise.....	0 25
1 Nouveau Cours.....	0 30
1 Second Reader.....	0 35
1 Ardoise, plumes, crayons.....	0 15
1 Cahier d'application, No 1.....	0 05
1 Cahier de dessin.....	0 05
1 Cahier de brouillon.....	0 05
1 Cahier de dictée.....	0 10
Papier pour devoirs spéciaux.....	0 10
Gomme, règle.....	0 06

Encre pour l'année.....	0 35
Craie pour l'année.....	0 05
Usage du pupitre pour l'année.....	1 50
Enveloppe, timbre et bulletin.....	0 25
Total.....	\$4 54

Il y a de quoi bondir, n'est-ce pas, lorsqu'on songe qu'il s'agit d'une gamine de dix ans, que l'on affuble de cette bibliothèque, de cette orgie de cahiers, et à qui l'on fait payer, *d'avance*, UN DOLLAR ET DEMI de location de pupitre pour un pupitre qui sert depuis des générations au moins.

Et le papier pour devoirs spéciaux !

Et la craie !

Et l'encre !

Se figure-t-on ce que devient un pauvre père de famille avec trois ou quatre filles à envoyer au couvent dans des conditions semblables ?

C'est tout simplement honteux.

Dire qu'on ne fait pas payer de taxes à de pareilles *marchandes de soupe* !

PERE DE FAMILLE.

## TARTUFE

Le *Bulletin des recherches historiques* de Lévis, l'intéressante publication de M. Roy, contient une note très amusante sur la pruderie de nos ancêtres ou du moins sur la surveillance que le clergé exerçait sur leur émancipation.

Voici ce qu'il advint à propos de la pièce de *Tartufe* aux premiers temps de la colonie :

TARTUFE A QUÉBEC, (I, IX, 81) — Pendant l'hiver de 1693, Frontenac monta au château Saint-Louis un petit théâtre. On y joua plusieurs pièces, entre autres *Mithridate* et *Nicomède*. C'étaient des personnes de la société qui tenaient les rôles. Vers la fin de décembre, on parla de jouer *Tartufe*. A cette époque Molière n'était guère en faveur à Québec. Aussi l'annonce qu'on allait jouer chez le gouverneur une de ses comédies les plus lestes créa toute une sensation dans la ville. Le 10 janvier 1694, M. Charles de Glan-

delet prononçait à la cathédrale un sermon où il fulminait contre les comédies et blâmait très vertement les personnes qui prenaient part aux représentations de comédies. Six jours plus tard, le 16 janvier, Mgr de Saint-Vallier lançait une lettre pastorale où il distingue les comédies "qui sont honnêtes de leur nature mais ne laissent pas d'être dangereuses par les circonstances du temps, du lieu, ou des personnes", et celles qui sont "absolument mauvaises et criminelles d'elles-mêmes, "comme pourrait être la comédie de *Tartufe*" ou autres semblables"

(MANDEMENTS DES ÉVÊQUES DE QUÉBEC, volume I, p. 302). Il ressort de ce passage qu'à la date du mandement *Tartufe* n'avait pas encore été jouée. M. Ernest Gagnon, qui a fait des recherches dans les archives des communautés de Québec, est aussi d'opinion que *Tartufe* ne fut pas jouée.

Il paraît que Mgr de Saint-Vallier offrit de donner cent pistoles à Frontenac s'il promettait de ne point laisser jouer *Tartufe*. Celui-ci accepta en riant et les donna aux pauvres. (Lettre de Champigny, 27 octobre 1594, Ar. Col. G. C. Can., XIII, 93; Mémoire de LaMothe Cadillac, octobre 1694; Id., 178 s. s.; Le comte de Frontenac, par Henri Lorin).

Quelle crainte hein de voir jouer *Tartufe* !  
Comme ils se reconnaissent donc bien !

RHÉUR.

## Les colleges classiques

La *Minerve* y vient, en partie du moins.

Elle avoue que nos collèges classiques ne suffisent pas pour faire une nation forte et absorbent la jeunesse au détriment du bien être général du corps social.

Cet aveu est bon à enregistrer.

C'est le premier qui échappe à la vieille rétrograde.

Le voici en entier :

"L'orientation de la jeunesse canadienne vers les hautes études, vers le grec et le latin, vers les collèges classiques est fautive parce qu'elle est exagérée,

Ce qui devrait être une exception dans notre pays est devenu quasi une règle générale.

On n'a pas assez soigné jusqu'ici les membres

du corps ; toute la sollicitude s'est concentrée vers la tête.

Or, il faut réagir, si nous ne voulons pas compromettre à jamais la belle situation qui nous est offerte et dont nous détournons nos jeunes gens avec une fatale persistance."

Il y avait bien longtemps que nous n'avions partagé les vues de la *Minerve*, cette fois-ci nous les adoptons.

C'est ça, trop de curés et pas assez de cultivateurs !

AGRICOLA.

## LE CANANIEN RECALCITRANT

M. Benjamin Salte nous raconte comme suit la mésaventure d'un Canayen *ostiné*, qui a payé de sa tête la haine que le bon clergé lui avait inculquée des révolutionnaires de 1793.

L'histoire est intéressante à retenir :

M. Jack a rencontré une gazette qui porte pour titre : *Annales Patriotiques et Littéraires de la France, et affaires de l'Europe*, publiée à Paris en 1793, six semaines après l'exécution de Louis XVI et alors que Marie-Antoinette, enfermée au donjon du Temple, n'avait plus que l'échafaud en perspective. Dans le numéro du 6 mars, il est dit que, la veille, il s'est opéré une arrestation de royalistes en plein Paris et, je pourrais ajouter, sous les yeux du Comité du Salut Public puisque l'Hôtel-de-Ville, siège du comité, est assez près de la place du Louvre pour dire que les deux forment un tout.

Lisons les *Annales Patriotiques* :

" Paris, le 5 mars 1794 — Antoine Sarras dit Beaupré, âgé de 34 ans, natif des Trois-Rivières en Canada, limonadier à Bayeux, et qui a servi dix-huit ans dans l'infanterie et dernièrement dans la 4e légion, en garnison à Sarre-Louis, accusé d'avoir dit, le 2 de ce mois, vers les huit heures du soir, chez André d'Albo, limonadier, place du Louvre, en présence de plusieurs témoins, que son opinion était pour le gouvernement anglais ; qu'il émettait cette opinion dans les départements et à Paris ; qu'il fallait mettre le dauphin sur le trône ; que ceux qui n'étaient pas de cet avis étaient des lâches ; qu'il savait qu'il serait guillotiné, qu'il s'en f... et d'avoir chanté *Vive à jamais, vive le roi!* — a été conduit au comité de la section du Louvre, où procès-

verbal a été dressé, et ensuite a été envoyé à l'Abbaye "

Partant du Louvre, on traversait la Seine et dans le faubourg Saint-Germain se présentait l'Abbaye, lieu sinistre depuis les massacres des 2 et 3 septembre de l'année précédente. De l'Abbaye à la guillotine ou retraversait le fleuve en passant par un autre pont. Telle fut, sans doute, la dernière promenade de notre Canadien.

" Etre pour le gouvernement anglais," expression que l'on entendait tous les jours à cette époque ; elle signifiait simplement : la monarchie constitutionnelle à la manière de l'Angleterre.

Eh oui, c'est l'école du Séminaire souscrivant de l'argent aux alliés pour combattre la France ; chantant des *Te Deum* pour Aboukir et élevant des colonnes pour Trafalgar.

Toujours le même patriotisme. Et ces gens-là prétendent que c'est grâce à eux que nous sommes restés français.

Allons donc, c'est malgré eux !

CHERCHEUR.

## LA FERULE

Parlez-nous au moins des curés pour faire des recouvrements, en voila qui font marcher ça lestement.

Le curé de St. Louis de France, un financier celui-là, s'est fait construire un presbytère magnifique, puis il a songé à l'Eglise qu'il met au niveau du presbytère. Pour arriver à ces fins il a fait passer une jolie loi de répartition, dont nous avons parlé dans le temps.

Maintenant il se fait payer et il n'y met pas des gants, allez.

Voici la lettre qu'il fait écrire à tous ceux qui ne se sont pas mis à temps à couvert pour éviter la taxe :

No du compte

Montréal, 1er septembre 1896.

M.

Le premier paiement de votre part de répartition pour la construction de l'église Saint-Louis n'a pas encore été payé.

Les Syndics devant nécessairement compter sur un prompt règlement pour rencontrer leurs obligations, vous prie de vouloir bien payer

avant le 20 septembre, sinon je me verrai dans la pénible nécessité de remettre votre compte à leur avocat pour perception, sans autre avis.

Votre humble serviteur,

N. THEORET, N. P.,  
61, rue Saint-Gabriel,  
Montréal.

Allons paye Baptiste !

CONTRIBUABLE.

## Le Monument Mercier.

Il est à peine question d'élever un monument à l'un des plus illustres enfants du Canada que déjà les réactionnaires, par esprit de parti, veulent mettre des entraves au mouvement. Eh bien ! qu'ils en fassent leur deuil immédiatement. Le monument Mercier sera élevé.

Il y a quelques années, quand il s'est agi de prélever une souscription pour rappeler aux générations futures la mémoire de celui qui fut Chénier, toute la cléricaille et ses valets s'insurgèrent et combattirent le projet. En dépit de tous les obstacles, le monument, modeste, il est vrai, fut érigé sur la place Viger, en face de la résidence de M. J. D. Rolland.

L'opposition à l'érection du monument Mercier ne sera certainement pas aussi vive, car il s'est toujours montré fils soumis de l'Eglise, malgré son titre de libéral, et si les Jésuites et tous les curés, qu'il a toujours protégés, ont de la reconnaissance pour les bienfaits dont il les a comblés, ils seront les premiers à venir de l'avant et à souscrire pour ce monument.

La Société Nationale de Sculpture fait une œuvre patriotique, et c'est le devoir de tous les bons citoyens de l'aider à bonne fin cette entreprise.

PATRIOTE

### IL Y AURAIT UNE REDUCTION

Si tout le monde connaissait les merveilleuses propriétés du BAUME RHUMAL, le célèbre spécifique français contre les maladies de la gorge et les poumons ; le nombre des maladies se trouverait bien réduit. Des milliers de guérisons accomplies par le BAUME RHUMAL attestent son inconstable supériorité.

En vente dans toutes les pharmacies, 25 cts la bouteille.

## ÇA ET LA

Du *Gil Blas* :

M. l'abbé Farniques, curé de la commune de Noisy-le-Sec. inculpé de contravention à un arrêté municipal interdisant les processions dans les rues de Noisy-le-Sec, vient d'être acquitté par le tribunal de police de Pantin

Voici quelques attendus du jugement :

"... Considérant qu'une procession consiste essentiellement dans l'accomplissement extérieur et solennel d'une cérémonie religieuse et publique, accompagnée de prières dites à haute voix, d'actes d'adoration et de cantiques et psaumes chantés à la louange de Dieu ;

" Considérant qu'il n'apparaît d'aucun des faits relevés dans le procès verbal du 14 juin dernier que la marche du clergé et des fidèles qui se rendaient à Notre-Dame de Sion ait eu lieu au son des hymnes et des prières, ni même que les ecclésiastiques qui ouvraient cette marche aient été revêtus de leurs surplis ou autres insignes caractéristiques de la célébration d'un rite religieux ; qu'on y relève au contraire que durant ce court trajet parcouru silencieusement par des voies détournées et peu fréquentées, et non par les rues principales, il ne s'est produit aucun incident ; qu'il faut conclure de là qu'il n'y a pas eu procession dans le sens légal du mot, mais simple déplacement pour se rendre d'un point à un autre, et exercice légitime du droit qu'a tout citoyen d'user de la voie publique pour *aller* et *venir* suivant la définition des Droits de l'Homme proclamée en 1879."

En conséquence le tribunal a, acquitté M. l'abbé Farniques.

\*\*\*

Une dépêche reçue la semaine dernière nous apprend l'arrivée de M. Tardivel en Angleterre, après une heureuse traversée.

RIEUR.

La Compagnie d'Exposition de Montréal a ouvert ses portes au public hier. Si la température est favorable, nous espérons que les visiteurs seront nombreux, car les organisateurs n'ont rien négligé pour se procurer des attractions spéciales.

# IDYLLE

Dans la grande hôtellerie de Luz où nous étions descendus, Claude et moi, pour voir la jolie petite église romane de Serro, avec son portail mauresque, avant de partir à pied, le lendemain, dès l'aube, pour Gavarnie, parmi les filles de beauté médiocre qui servaient, une seulement avait attiré nos yeux par la sveltesse de sa tournure et la jeunesse un peu farouche de son visage éclairé de deux prunelles très noires et comme casqué d'une chevelure sombre d'un bel envoltement sur la nuque. Bien qu'à peine plus jeune que moi de quelques années, Claude, demeuré célibataire dans son beau pays pyrénéen, tente encore volontiers les aventures d passage. Je ne compris pas un mot de ce qu'il dit, dans son patois bigourdan, à cette curieuse créature, mais je compris fort bien qu'elle lui répondait avec un souverain mépris pour son âge et une dignité comique offensée. C'était bien fait. Nous ne sommes plus, mon pauvre Claude, pour que les tendrons aient grande envie de nos museaux. Tant pis pour nous si nous sommes demeurés plus jeunes en dedans que ne le disent nos figures ! J'eus envie de me moquer de lui. Mais j'ai eu peur de donner, un jour, la même occasion de se moquer de moi.

Une bonne pipe, sous la tonnelle qui surplombe le gave, était une distraction bien plus digne de gens sérieux comme nous. Nous nous y résignâmes. Mais Claude était d'une humeur déplorable. Le fait est, qu'avec son petit bruit d'eau claire, le torrent avait l'air de le railler aussi. Quand nous rentrâmes pour nous coucher, de très bonne heure, le patron de l'hôtellerie faisait un vacarme d'enfer. Il paraît que la belle fille, casquée de nuit, venait de casser une pile d'assiettes. Il la gillait d'importance, en lui signifiant son congé. Claude, bien que bon garçon, ne me parut pas indigné autant qu'il aurait convenu à un chevalier. Je désapprouvai la pointe de vengeance satisfaite qui perçait dans sa résignation à cet odieux spectacle. Après tout, ça ne nous regardait pas, et nous regagnâmes nos chambres en nous donnant le plus matinal des rendez-vous.

Oh ! le beau départ, sous une vapeur dorée qui filtrait entre les montagnes, du côté de l'orient, comme ces grands rayons de lumière où dansent les éphémères avant de mourir. En passant, je me suis toujours demandé comment on avait mesuré la durée de la vie de ces poussières ailées et vivantes. Moi, j'imagine, au contraire, qu'elles sont éternelles comme les atomes. Mais passons. Du côté de l'ombre, les rochers étaient tout bleus, d'un bleu gris avec des buées violettes. Des rares verdure qui pendaient à leur flanc montaient aussi des fumées et la vallée était comme un immense encensoir, avec des braises allumées au fond par les premières flèches du soleil sur l'eau courante. Après la traversée de Saint-Sauveur, où notre camarade Pintat nous attendait sur le seuil de son hospitalière maison, avec trois verres servis d'un armagnac vivifiant que, seul, il possède, nous commençâmes la montée, entre les bords de plus en plus abrupts de la route, ramparts taillés à pic, avec des ruisseaux courant aux pieds et, à peine, une tige de saponaire ou de genêt mettant, çà et là, dans une maigre bande de gazon sauvage, une note fleurie. Et la grandeur du spectacle nous gagnait à mesure que nous nous élevions, si bien que nous marchions silencieux, côte à côte, comme deux ombres, n'écoutant que la musique des cascades lointaines faisant courir des ruisseaux d'argent sur l'aridité du granit, écumeuses comme un lait sortant de mamelles mystérieuses où la Nature, à son réveil, venait boire la fraîcheur et l'éternelle jeunesse. Car l'impression puissante était bien celle d'un renouveau sans fin du monde, en ces gorges farouches et douces à la fois de la montagne, où la vivacité des souffles de l'air entretient la flamme qui ne s'éteindra jamais, où se retrempent les forces de tout ce qui vit et respire, comme nous nous sentions nous-mêmes ranimés par l'haleine des brises aurorales.

Nous n'avions pas, cependant, fait encore un grand chemin, sans rencontrer, d'ailleurs, âme qui vive, quand une forme vivante assise au revers d'un coin de roc nous arracha à notre méditation obstinée. Un capuchon enveloppait le visage, et les coudes, posés aux genoux, laissaient les mains pendantes, de petites mains fines et brunes, mal soignées mais d'aristocra-

tique dessin. Les pieds dépassaient aussi la jupe bordée de misère, mignons et presque nus dans de mauvaises espadrilles. Le fantôme se redressa un peu quand il entendit nos pas. Mais vite le front se renfouit sous la capuche, pas assez vite cependant pour que nous n'ayons reconnu, Claude et moi, la fille d'hôtellerie souffletée et châtiée la veille au soir. Sans doute, était-elle partie sur l'heure même et avait dû passer la nuit sur le chemin : puis, lasse, s'était-elle appuyée à la pierre, dans la pose fatiguée et mélancolique où nous l'avions aperçue. Claude eut une idée vraiment fâcheuse, en même temps que généreuse—que l'enfer doit être un lieu bien pavé ! —Devinant que le rapace patron avait dû retenir, à la malheureuse, ses gages pour les assiettes cassées, que la pauvrete était sans le sou et qu'elle mourait de fatigue, qu'enfin aucun voiturier se dirigeant vers Gavarnie ne la prendrait pour rien, il mit vivement la main à son gousset. La passante qui n'avait pas oublié son impertinence de la veille, se méprit sur le but charitable uniquement de son aumône et, y voyant une nouvelle insulte, lui jeta une mauvaise parole et un regard furieux. Claude, très rouge, haussa les épaules, et nous poussâmes en avant, moi, fort distrait j'en conviens des contemplations extérieures, par l'intérêt et la pitié que m'inspiraient cette inconnue désirable, pauvre et ayant le mépris, sacrilège à qui veut être heureux, de l'argent.

Puis, la rêverie me reprit des choses sublimes qui nous enveloppaient, la route se faisant de plus en plus pittoresque et tragique, à mesure que nous nous enfoncions, comme de lourdes flèches, dans les hauteurs, le chaos justement renommé couchant déjà devant nous ses assises de pierres descellées du palais de quelque géant, amoncelant devant nos pas des blocs monstrueux où la foudre semble avoir mis ses sillons de fumée, ruines d'un temple préhistorique qui se chevauchent, immobiles, pleines de chutes menaçantes, sans même un frisson de mousse à leurs parois nues et luisantes où semblent s'être aiguës toutes les flèches du vent, quand celui-ci souffle, dans ces ravins profonds où sa voix s'enfle à l'égal d'un lent tonnerre. Le soleil avait commencé de s'élever à l'horizon ; la fraîcheur

du gave, très en dessous de nous, ne montait plus jusqu'à nos lèvres et nos narines. Nous avions chaud et soif et regrettions vivement de n'avoir pas fait remplir nos gourdes chez Pintat qui nous l'avait proposé, l'eau des torrents coulant entre les pierres du chemin étant dange-reuse à boire, quand un bruit de clochette tinta en avant de nous, derrière un roc qui nous fermait la vue. Quelques instants après, déboucha à l'angle de la route que nous suivions, un de ces beaux mulets d'Espagne, très hauts et portant des cuivres à leurs harnais, qui viennent généralement de Torla et transportent, à destination de France, de lourds raisins aux grains allongés, à la peau dure, mais à la saveur de muscat généreux. D'ordinaire, c'est quelque vieux contrebandier, aux guêtres effilochées, à la veste de velours rapée, au mouchoir criard mal noué sur les oreilles qui, un gros bâton au poing, accompagne ces rudimentaires chargements. Mais, cette fois-ci, c'était un garçon superbe, n'ayant pas certes vingt ans, souple et robuste, avec un visage basané régulier et doux, coiffé coquettement d'un beau foulard rouge et jaune, dans un vêtement presque neuf qu'il portait avec une crânerie orgueilleuse. Il avait l'air le plus noble du monde. Et, en effet, dans ce pays étrange de Torla aux vieilles origines, les plus pauvres sont, pour le moins, marquis. En une pantomime que je fie et que Claude accompagna de quelques mots d'un patois hybride, nous lui demandâmes une grappe de raisin pour nous rafraîchir. Il nous l'offrit, avec une grâce parfaite et sentant son gentilhomme, après l'avoir, avec grande précaution, tirée de sa provision très soigneusement installée au bât : circonflexe du mulet, de façon à ne pas être secouée par la marche rythmique de celui-ci. Et, comme on s'arrêta, un instant, il conta à Claude, qui le comprit mieux que moi, que c'était la première fois que son père le chargeait de ce voyage et que le vieux serait fort en colère si le raisin n'arrivait pas en bon état à ses clients. Aussi le mulet semblait-il chargé plutôt de reliques que de comestibles. Il refusa tout salaire et on se toucha les mains en se quittant. Il continua sa descente en sifflotant une *jota* et nous gagnions Gavarnie et son éblouissant cirque de neige, une heure

après, par un tapis de verdure piquée d'iris bleus aux calices hiératiques, comme des ciboires anciens..

Il était presque soir déjà quand nous rejoignons, encore à pied, Gèdres, où nous attendait une voiture. Derrière nous, les neiges avaient comme un crépitement rouge au sommet. Elles semblaient une tringle de feu très bossuée et à laquelle pendait un grand rideau d'ombre. A Gèdres, le véhicule qui devait nous emporter n'était pas arrivé. Nous résolûmes de marcher encore, un instant, dans ce délicieux jour crépusculaire, et d'aller au devant de lui. Nous avions fait cinq cents pas en redescendant, peut-être, quand un groupe arrêté au bord du chemin, du côté bordé à pic, nous força d'obliquer. Sur un haut mulet caparaçonné de cuivre, une femme, nonchalamment assise, cherchait encore en riant des grains de raisin intacts parmi une véritable vendange où ses pieds étaient posés dans des paniers effondrés, où trempaient ses jupes et d'où montait une odeur grisante de muscat foulé. Un beau gars, que nous reconnûmes bien vite, la contemplait, sous les premières étoiles, avec une tendresse faite d'extase, oublieux de la colère paternelle qui l'attendait au logis. Car tous ses raisins avaient été saccagés et écrasés délicieusement par la jolie fille qu'il avait rencontrée, comme nous; le matin, sur sa route, et qui l'avait décidé d'un regard — qui sait? d'un baiser peut-être — à rebrousser son chemin pour lui prêter sa monture.

ARMAND SYLVESTRE.

## LES LECTURES PUBLIQUES

Le mouvement de rénovation qui vient de se produire en France en 1895-1896 en faveur de l'éducation populaire s'est traduit par des cours du soir, des conférences publiques, mais un élément nouveau s'y est introduit qui les a ranimés, rajennés; c'est la lecture à haute voix, trop délaissée encore en France et qui paraît, à la faveur de l'école du soir, devoir prendre bientôt l'importance qu'elle a en Angleterre, et qui lui revient. L'on a beaucoup lu cet hiver, surtout dans

les cours de villages et de hameaux. La lecture a représenté, à côté de l'enseignement utilitaire, l'enseignement éducatif et littéraire.

\*  
\* \*

Qu'a-t-on lu? Voici, classés dans un ordre autant que possible méthodique, les principaux thèmes de ces lectures qui, en général, avaient lieu un peu avant la fin des séances et qui étaient très attendues, très demandées, très goûtées et qui, coupées au bon endroit, servaient d'amorce pour le lendemain. Elles passaient pour une récompense. C'était, après le repas, le dessert, la friandise.

La géographie, les voyages exercent l'influence la plus profonde. L'on ne saurait croire quelle impression produisent sur les jeunes imaginations les récits des explorateurs. Grâce à des extraits de volumes, de revues, ou a pu promener les auditeurs en Algérie, à Madagascar, dans les colonies.

L'histoire est aussi fort appréciée. Les fragments pathétiques faisant un tout bien net, empruntés à l'œuvre de Thiers, de Mignet (*Révolution française*), d'Augustin Thierry (*Récits des temps mérovingiens*), de Michelet (*Anthologie*) ont vivement frappé l'auditoire.

La poésie a beaucoup d'admirateurs et d'amis. Des morceaux pris dans Corneille (*le Cid Horace*). La Fontaine, Molière, ont soulevé les applaudissements. Ponsard, Delavigne, Victor Hugo, François Coppée, Eugène Manuel, Paul Déroulède, dans les parties les plus simples de leurs écrits, vont aux cœurs des paysans. Le *Vieux Sergent*, la *Bénédiction*, la *Robe*, tirent des larmes.

Les lectures patriotiques et civiques excitent une attention passionnée. Que de fois on a lu avec succès: *La Mort du maréchal Ney*, par Lamartine, *Le Drapeau*, par Jules Claretie, *Le Porte-Drapeau*, la *Dernière classe*, d'Alphonse Daudet, des extraits d'Eckmann-Chatrian, le *Sergent Lazare*, d'Hégésippe Moreau, des pages prises dans l'*Histoire de la guerre de 1870*, etc. la biographie de Moreau, de Marceau, de Hoche!

Les lectures courantes ont eu un caractère moralisateur, mais sans qu'il y parût, sans qu'on

douât dans le sermon. Le précepte passait, grâce au conte. C'est ainsi qu'on a lu et relu : *le Roman d'un brave homme*, d'Edmond About, des fragments de *Gil Blas*, *Sans famille*, d'Hector Malot. Et quand il s'agissait de distraire, l'on avait recours, mais avec discrétion, à Labiche, à Dumas père, dont la séduction est toujours irrésistible.

Parfois les lectures ont roulé sur les sciences appliquées, l'hygiène, l'agriculture, l'économie domestique. L'effet est moindre. Lecours, la leçon valent mieux pour cet objet.

Parfois les journaux locaux ont fourni un peu de leur prose. Quand il s'agissait de mettre en relief des traits de probité, de dévouement, de courage, signalés dans la "petite patrie" et soulignés d'un commentaire élogieux.

Souvent l'on a pris tel ou tel livre de la Bibliothèque scolaire et on l'a lu, chapitre par chapitre, en remettant la suite au lendemain où les jeunes gens revenaient pour l'entendre. Le goût de la lecture à domicile a été réveillé par l'emploi de cet habile procédé. Les emprunts de livres ont été plus grands. Tel voulait savoir ce qui avait été lu ; tel réparait des absences par une lecture qui avait l'attrait de la nouveauté.

En somme, partout, et dans les cours, et dans les séances publiques, le résultat a été bon. La tentative est à continuer.

Une crainte pourtant se manifeste à différents endroits. L'intérêt des pauvres "librairies" scolaires s'épuise. Elles contiennent si peu de volumes et le choix en est si souvent médiocre ! Combien d'œuvres, excellentes en soi, dépassent la portée des lecteurs, partant des auditeurs ! Il est à souhaiter qu'on les rafraichisse un peu, qu'on les dote de livres de lecture vraiment lisibles, accessibles à l'enfant, à la famille. La lecture peut et doit être un adjuvant si puissant pour l'éducation populaire !

MAGISTER.

Nos abonnés sont priés de nous adresser le montant de leur abonnement, autant que possible, par mandat-poste ou lettre recommandée.

## VIRGINIA ARAGON

C'est une jeune espagnole fort belle, et surtout fort adroite.

Depuis quinze jours qu'elle est à Montréal, elle a fait l'admiration de milliers de nos concitoyens, en évoluant au Parc Sohmer, sur un fil de fer tendu à plus de quarante pieds du sol. A part son compatriote Calcedo, il n'existe pas de rival digne de se mesurer avec elle.

Non seulement ses exercices sont extrêmement difficiles, mais la jeune et jolie artiste à le bon goût de n'exécuter que ce qui convient à son sexe, bon goût qui par malheur, fait défaut à la plupart de ses concurrentes.

Souple, gracieuse, pleine de sang-froid, d'audace et d'élégance. Melle Virginia Aragon semble porter un défi aux règles de l'équilibre.

Elle va quitter Montréal en nous laissant la promesse de revenir l'an prochain, promesse qui consolera un peu les amateurs de son départ.

La semaine prochaine, le Parc Sohmer produira trois éléphants savants, dont un est parvenu à articuler des mots comme ; yes, hurra ! un comble, quoi !

PIERROT.

Les curés de France ne sont pas disposés à suivre les Tardivel de là-bas qui leur conseillent la lutte à mort contre la République, la *gueuse* de Cassagna :

Voici la résolution qu'ils viennent d'adopter dans un grand congrès ecclésiastique tenu à Reims :

" Six cents prêtres français, réunis à Reims, à l'occasion du centenaire pour conférer sur les moyens d'action sacerdotale, sous le haut patronage du cardinal Langenieux, déposent aux pieds de Sa Sainteté leurs respectueux hommages, affirment leur profond attachement à toutes les directions politiques et sociales du Saint-Père et sollicitent la bénédiction pontificale pour leur ministère et leurs travaux "

\*  
\* \*

Nous espérons que M. Tardival va nous oublier pendant son voyage.

FEUILLETON

## R O M E

PAR

EMILE ZOLA

VIII

Puis, s'oubliant, ne pensant plus qu'il parlait à un prêtre, il conta une de ces histoires équivoques.

— Tenez! notre bon ami Dario, prince Bocconera, le dernier du nom, qui en est réduit à vivre des miettes de son oncle le cardinal, lequel n'a plus guère que l'argent de sa charge, eh bien! il roulerait sûrement carrosse, sans l'extraordinaire histoire de la villa Montefiori... On doit vous avoir déjà mis au courant: les vastes terrains de cette villa cédés pour dix millions à une Compagnie financière, puis, le prince Onofrio, le père de Dario, mordu par le besoin de spéculer, rachetant fort cher ses propres terrains, jouant dessus, faisant bâtir; puis, la catastrophe finale emportant, avec les dix millions, tout ce qu'il possédait lui-même, les débris de la fortune anciennement colossale des Bocconera... Mais ce qu'on ne vous a pas dit sans doute, ce sont les causes cachées, le rôle que le comte Prada, justement l'époux séparé de cette délicieuse *contessina*, que nous attendons, a joué là-dedans. Il était l'amant de la princesse Bocconera, la belle Flavia Montefiori, qui avait apporté la villa au prince, oh! une créature admirable, beaucoup plus jeune que son mari; et l'on assure que Prada tenait le mari par la femme, à ce point que celle-ci se refusait, le soir, quand le vieux prince hésitait à donner une signature, à s'engager davantage dans une aventure dont il avait flairé d'abord le danger. Prada y a gagné les millions qu'il mange aujourd'hui d'une façon fort intelligente. Et quand à la belle Flavia, devenue mère, vous savez qu'après avoir tiré du désastre une petite fortune, elle a renoncé galamment à son titre de princesse Bocconera, pour s'acheter un bel homme, un second mari beaucoup plus jeune qu'elle, cette fois, dont elle a fait un marquis Montefiori, lequel l'entretient en joie et en beauté opulente, malgré ses cinquante ans passés... Dans tout cela, il n'y a de victime que notre pauvre Dario, totalement ruiné, résolu à épouser sa cousine, pas plus riche que lui. Il est vrai qu'elle le veut et qu'il est incapable de ne pas l'aimer autant qu'elle l'aime. Sans cela, il aurait déjà accepté quelque Américaine, une héritière à millions, ainsi que tant d'autres princes; à moins que le cardinal et *domma Serafina* ne s'y fussent opposés, car ces deux-là sont aussi des héros dans leur genre, des Romains d'orgueil et d'entêtement, qui entendent garder leur sang pur de toute alliance étrangère... Enfin, espérons que le bon Dario et cette *Benedetta* exquise seront heureux ensemble.

Il s'interrompit; puis, au bout de quelques pas faits en silence, il continua plus bas:

— Moi, j'ai un parent qui a ramassé près de trois

millions dans l'affaire de la villa Montefiori. Ah! comme je regrette de n'être arrivé ici qu'après ces temps héroïques de l'agio! comme cela devait être amusant, et quels coups à faire, pour un joueur de sang-froid!

Mais brusquement, en levant la tête, il aperçut devant lui le quartier neuf des Prés du château; et sa physionomie changea, il redevint l'âme artiste, indignée des abominations modernes dont on avait souillé la Rome papale. Ses yeux pâlirent, sa bouche exprima l'amer dédain du rêveur blessé dans sa passion des siècles disparus.

— Voyez, voyez cela! O ville d'Auguste, ville de Léon X, ville de l'éternelle puissance et de l'éternelle beauté!

Pierre, en effet, restait lui-même saisi. A cette place autrefois, s'étendaient en terrain plat les prairies du Château Saint-Ange, coupées de quelques peupliers, tout le long du Tibre, jusqu'aux premières pentes du mont Mario, vastes herbages, aimés des artistes, qui faisaient un premier plan de verdure au Borgo et au dôme lointain de Saint-Pierre. Et c'était, maintenant au milieu de cette plaine bouleversée, lépreuse et blanchâtre, une ville entière, une ville de maisons massives, colossales, des cubes de pierre réguliers, tous pareils, avec des rues larges, se coupant à angle droit un immense damier aux cases symétriques. D'un bout à l'autre les mêmes façades se reproduisaient, on aurait dit des séries de couvents, de casernes, d'hôpitaux, dont les lignes identiques, se continuaient sans fin. Et l'étonnement, l'impression extraordinaire et pénible, venait surtout de la catastrophe, inexplicable d'abord, qui avait immobilisé cette ville en pleine construction, comme si par quelque matin maudit, un magicien de désastre avait, d'un coup de baguette, arrêté les travaux, vidé les chantiers turbulents, laissé les bâtisses telles qu'elles étaient à cette minut-précise, dans un morne abandon. Tous les états successifs se retrouvaient, depuis les terrassements, les trous creusés pour les fondations, restés béants et que des herbes avaient envahis, jusqu'aux maisons entièrement debout, achevées et habitées. Il y avait des maisons dont les murs sortaient à peine du sol; il y en avait d'autres poussées jusqu'au deuxième, au troisième étage, avec leurs planchers de solives de fer à jour, leurs fenêtres ouvertes sur le ciel; il y en avait d'autres montées complètement, couvertes de leur toit telles que des carcasses livrées à tous les vents, qui ressemblaient à des cages vides... Puis, c'étaient des maisons terminées, mais dont on n'avait pas eu le temps d'enduire les murs extérieurs: et d'autres qui étaient demeurées sans boiseries, ni aux portes ni aux fenêtres; et d'autres qui avaient bien leurs portes et leurs persiennes, mais clouées, telles que des couvercles de cerceaux, les appartements morts, sans aucune âme; et d'autres enfin habitées, quelques unes en partie, très peu totalement, vivantes de la plus inattendue des populations. Rien ne pouvait rendre l'affreux tristesse de ces choses, la ville de la Belle au Bois dormant, frappée d'un sommeil mortel avant même d'avoir vécu, s'anéantissait au lourd soleil, dans l'attente d'un réveil qui paraissait ne devoir jamais venir.

A la suite de son compagnon. Pierre s'était engagé

dans les larges rues désertes, d'une immobilité et d'un silence de cimetière. Certaines n'avaient pas même de trottoir, l'herbe envahissait la chaussée, non pavée encore, telle qu'un champ qui retournait à l'état de nature ; et, pourtant, des bees de gaz provisoires restaient là depuis des années, de simples tuyaux de plomb liés à des perches. Aux deux côtés, les propriétaires avaient clos hermétiquement les baies des rez-de-chaussée et des étages, à l'aide de grosses planches, pour éviter d'avoir à payer l'impôt des portes et des fenêtres. D'autres maisons, commencées à peine, étaient barrées de palissades, dans la crainte que les caves ne devinssent le repaire de tous les bandits du pays. Mais surtout, la désolation était les jeunes ruines de hautes bâtisses superbes, pas finies, pas crépies même, n'ayant pu vivre encore de leur existence de géants de pierre, et qui se lézardaient déjà de toutes parts, et qu'il avait fallu étayer avec des complications de charpentes, pour qu'elles ne tombassent pas en poudre sur le sol. Le cœur se serrait comme dans une cité d'où un fléau aurait balayé les habitants, la peste, la guerre, un bombardement, dont ces carcasses béantes semblaient garder les traces. Puis à l'idée que c'était là une naissance avortée, et non une mort, que la destruction allait faire son œuvre, avant que les habitants rêvés, attendus en vain, eussent apporté la vie à ces maisons mort-nées, la mélancolie s'aggravait on était débordé d'une infinie désespérance humaine. Et il y avait encore l'ironie affreuse, à chaque angle, de magnifiques plaques de marbre portant les noms des rues, des noms illustres empruntés à l'Histoire, les Gracques, les Scipion, Pline, Pompée, Jules César, qui éclataient là sur ces murs inachevés et croulants, comme une dérision, comme un soufflet du passé donné à l'impuissance moderne.

Alors, Pierre fut une fois de plus frappé de cette vérité que quiconque possède à Rome est dévoré par la folie du marbre, du besoin vaniteux de bâtir et de laisser aux peuples futurs son monument de gloire. Après les Césars entassant leurs palais au Palatin, après les papes rebâtissant la Rome du moyen âge et la timbrant de leurs armes, voilà que le gouvernement italien n'avait pu devenir le maître de la ville, sans vouloir tout de suite la reconstruire, plus splendissante et plus énorme qu'elle n'avait jamais été. C'était la suggestion même du sol, c'était le sang d'Auguste qui, de nouveau, montait au crâne des derniers venus, les jetait à la démence de faire de la troisième Rome, la nouvelle reine de la terre. Et de là les projets gigantesques, les quais cyclopéens, les simples Ministères luttant avec le Colisée ; et de là, ces quartiers neufs aux maisons géantes, poussées tout autour de l'ancienne cité comme autant de petites villes. Il se souvenait de cette ceinture crayeuse, entourant les toitures rouges, qu'il avait vue du dôme de Saint-Pierre, pareille de loin à des carrières abandonnées ; car ce n'était pas aux Prés du Château seulement, c'était aussi à la porte Saint-Jean, à la porte Saint-Laurent, à la villa Ludovisi, sur les hauteurs du Viminale et de l'Esquilin, que des quartiers inachevés et vides croulaient déjà, dans l'herbe des rues désertes. Cette fois, après deux mille ans de fertilité prodigieuse, il semblait que le sol fût enfin épuisé, que la

Pierre des monuments refusait d'y pousser encore. De même que, dans de très vieux jardins fruitiers, les pruniers et les cerisiers qu'on replante s'étiolaient et meurent, les murs neufs sans doute ne trouvaient plus à boire la vie dans cette poussière de Rome, appauvrie par la végétation séculaire d'un si grand nombre de temples, de cirques, d'ares de triomphe, de basiliques et d'églises. Et les maisons modernes qu'on avait tenté d'y faire fructifier de nouveau, les maisons inutiles et trop vastes, toutes gonflées de l'ambition héréditaires, n'avaient pu arriver à maturité, dressant des moitiés de façade que trouaient les fenêtres béantes, sans force pour monter jusqu'à la toiture, restées là infécondes, telles que les broussailles sèches d'un terrain qui a trop produit. L'affreuse tristesse venait d'une grandeur passée si créatrice aboutissant à un pareil aveu d'actuelle impuissance, Rome qui avait convert le monde de ses monuments indestructibles et qui n'enfantait plus que des ruines.

— On les finira bien un jour ! s'écria Pierre.

Narcisse le regarda étonné.

— Pour qui donc ?

Et c'était le mot terrible. Ah ! ces cinq ou six cent mille habitants dont on avait rêvé la venue, qu'on attendait toujours, où vivaient-ils à l'heure présente, dans quelles villes reculées ? Si un grand enthousiasme patriotique avait pu seul espérer une telle population aux premiers jours de la conquête, il aurait fallu aujourd'hui un singulier aveuglement pour croire encore qu'elle viendrait jamais. L'expérience semblait faite, Rome restait stationnaire, on ne prévoyait aucune des causes qui en auraient doublé les habitants, ni les plaisirs qu'elle offrait, ni les gains d'un commerce et d'une industrie qu'elle n'avait pas, ni l'intense vie sociale et intellectuelle dont elle ne paraissait plus capable. En tout cas, des années et des années seraient indispensables. Et alors, comment peupler les maisons finies et vides, qui n'attendaient plus que des locataires ? Pour qui terminer les maisons restées à l'état de squelette, s'émiettant au soleil et à la pluie ? Elles demeuraient donc indéfiniment là les unes décharnées, ouvertes à toutes les bises, les autres closes, muettes comme des tombes, dans la laideur lamentable de leur inutilité et de leur abandon ? Quel terrible témoignage sous le ciel splendide ! Les nouveaux maîtres de Rome étaient mal partis, et s'ils savaient maintenant ce qu'il aurait fallu faire, oseraient-ils jamais défaire ce qu'ils avaient fait ? Puisque le milliard qui était là semblait définitivement gâché et compromis, on se mettait à souhaiter un Néron de volonté démesurée et souveraine, prenant la torche et la pioche, et brûlant tout, rasant tout, au nom vengeur de la raison et de la beauté.

— Ah ! reprit Narcisse, voici la contessina et le prince. Benedetta l'avait arrêté à un carrefour des rues désertes ; et par ces larges voies, si calmes, pleines d'herbes, faites pour les amoureux, elle s'avancait au bras de Dario, tous les deux ravis de la promenade, ne songeant plus aux tristesses qu'ils étaient venus voir.

(A suivre)

## LE DICTIONNAIRE RINFRET

Nous venons de recevoir la lettre suivante que nous nous pressons de communiquer à nos lecteurs. La lecture même de ce document expliquera sa nature.

LOWELL, Mass., Sept. 6 1896.  
Au Directeur du RÉVEIL.

Montréal

Cher Monsieur.—

Voilà déjà trois fois que je vois dans votre journal des éloges du nouveau dictionnaire que M. Raoul Rinfret vient de publier à Montréal. Ces éloges sont-ils vraiment sincères, et puis-je me fier à vous ? J'ai besoin d'un ouvrage de ce genre, et cependant je voudrais être bien sûr que ce livre est réellement utile avant de l'acheter.

En me donnant une réponse dans le RÉVEIL, vous m'obligerez.

J'ai bien l'honneur d'être cher monsieur, votre tout dévoué.

X.....

Voici la réponse que nous adressons à notre abonné :

On n'a pas l'habitude de faire des annonces de ce genre dans le RÉVEIL, et c'est d'autant plus surprenant que notre clientèle est exclusivement composée de gens qui ont besoin de ces ouvrages et qui achètent des livres. Mais cela ne nous empêchera jamais de rendre justice à qui de droit et de faire autant de réclame possible aux bonnes œuvres littéraires qui peuvent contribuer à répandre l'instruction et le bon goût dans notre public.

LE DIRECTEUR

### PEU COUTEUX

Ne tardez pas, dès le début d'un rhume, à prendre les moyens de l'enrayer. Quelques doses de BAUME RHUMAL vous débarrasseront du germe redoutable de toutes les affections de la gorge et les poumons. Le remède est sûr, agréable et peu coûteux : 25 cts le flacon de 16 doses, dans toutes les pharmacies.



DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné et portant la souscription "Soumissions pour Bureau de Poste, Rimouski," seront reçues à ce bureau jusqu'à Mardi, le 20 Septembre, pour l'achèvement du Bureau de Poste de Rimouski, Qué.

Les plans et devis pourront être vus au Ministère des Travaux Publics à Ottawa, ainsi qu'au bureau de J. A. Talbot, marchand, Rimouski, le et après le 8 courant, et les soumissionnaires pourront y obtenir des formulaires de soumission ainsi que tous les autres renseignements voulus.

Les soumissions devront être faites sur les formules imprimées qui seront fournies, et être signées par les soumissionnaires eux-mêmes, aucune autre ne sera prise en considération.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté sur une banque incorporée, égal à cinq pour cent (5 p. c.) du chiffre de la soumission, et fait à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire dont l'offre aura été acceptée refuse de signer le contrat, ou s'il ne l'exécute pas intégralement.

Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Le Département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,  
E. F. E. ROY,  
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,  
Ottawa, 4 Septembre 1896

Le Département refusera de payer tout journal qui publiera cette annonce sans en avoir préalablement reçu l'autorisation.

## Chemin de Fer l'Intercolonial

### RAILS D'ACIER

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné et marquées à l'extérieur "Soumissions pour Rails" seront reçues jusqu'à LUNDI, le 21 SEPTEMBRE courant, les personnes désireuses d'acheter le tout ou une partie d'un lot de douze cents tonnes de rails en acier et attaches de seconde dont on peut encore très bien se servir.

Les personnes qui feront des offres diront la quantité, le prix par tonne de 2240 livres. L'époque qu'elles en prendront possession et la gare sur le chemin de fer de l'Intercolonial où elles veulent que les rails soient déposés.

Le département ne s'engage pas à accepter la plus haute ni aucune des soumissions.

D. POTTINGER,  
Gérant-Général.

Moncton, N. B., 4 Septembre.

Grande...

# EXPOSITION

DE MONTREAL

DU

11 au 19 Sept.

1896

Des objets magnifiques  
seront exposés.

## NOUVELLES ATTRACTIONS.

Les demandes pour emplacements doivent être envoyées  
immédiatement.

On peut se procurer des informations chez

S. C. STEVENSON,

Gérant et Secrétaire,

76 Rue St-Gabriel.



## CANAL DU TRENT

Division de Simcoe et Balsam Lake

LE DELAI pour recevoir les soumissions a été ajourné du 17 août jusqu'à nouvel ordre.

Par ordre

JOHN H. BALDERSON

Dept. des Chemins de Fer et Canaux  
Ottawa, 10 août 1896

**Wanted—An Idea** Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas: they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1,800 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

TRADUCTIONS. REDACTION. IMPRESSIONS.

## MARC SAUVALLE, Journaliste,

S'occupe de travaux littéraires en tous genres. Traductions, correspondances, rédaction de lettres et de requêtes, préparation de discours, correction de manuscrits et d'épreuves, préparation de mémoires et de rapports, articles de journaux, toasts, adresses, etc., etc. Bureau - 30 RUE ST. GABRIEL. B. P. BOITE 2184. TELEPHONE 892.

# "LE SUN"

## Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président. || .....  
Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président. ||

..... || T. B. MACAULAY, Secrétaire.  
|| IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

## Une Autre Raison

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME



# O. Leger,

GÉRANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL

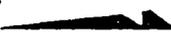
La nouvelle boîte de Papeterie est à la tête

# 50 feuilles "Clearbrook Vellum"

AVEC <sup>A</sup>TANT D'ENVELOPPES  
DE LA MEME MARQUE DANS  
UNE BELLE BOITE POUR  **25 Cts**

Il n'a jamais été offert rien de mieux.

## MORTON PHILLIPS & CIE,

Montreal 

## 'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE	Capital.....	\$15,000,000
	Fonds Investis.....	53,053,710
	Fonds Investisen Canada....	5,200,000
	Revenu Annuel.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et cas de force majeure un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bel. No. 310.

**GUSTAVE FAUTEUX,** AGENT POUR MONTRÉAL ET LES ENVIRONS

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie Commerciale, (limitée), et publié par Aristide Filatrault au No. 30 rue St-Gabriel, Montréal.

LIBRAIRIE FRANCAISE

**G. HUREL**

Spécialité de Publications Artistiques et Littéraires. 1615 rue Notre-Dame

MONTREAL

**Arthur GLOBENSKY,**  
AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

**J. A. DROUIN,**

AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Chambres 315 et 316  
Téléphone 2243

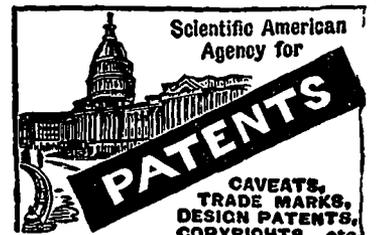
## MAPLE CARD & PAPER MILLS



FABRICANTS  
DE PAPIER.

Moulin à Portneuf.

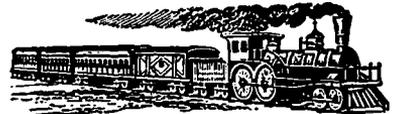
MONTRÉAL. - QUE



For information and free Handbook write to  
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.  
Oldest bureau for securing patents in America.  
Every patent taken out by us is brought before  
the public by a notice given free of charge in the

**Scientific American**

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.



## CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

LE ET APRES LE 22 JUIN 1896, LES CONVOIS de ce chemin de fer voyageront comme suit (le dimanche exceptés).

### Les convois quitteront Lévis

Express pour Petit Métis, le samedi seulement.....	2.50
Express pour la Rivière-du-Loup, Campbellton et Dalhousie.....	8.45
Express direct pour St-Jean, Halifax et Sydney.....	13.40
Accommodation pour la Rivière-du-Loup.....	16.85

### Les convois arriveront à Lévis

Accommodation de la Rivière-du-Loup.....	4.15
Express direct de St-Jean, Halifax et Sydney, tous les lundis exceptés.....	17.05
Express de Dalhousie, Campbellton et Rivière-du-Loup.....	21.45
Express de Cacouna, dimanche exceptés.....	22.45

Le convoi arrivant à Lévis à 4.15 heures laissera la Rivière-du-Loup le dimanche au soir, pas le samedi.

Les chars de l'Intercolonial sont chauffés à la vapeur par la locomotive et ceux entre Montréal et Halifax via Lévis sont éclairés à l'électricité.

Tous les convois sont réglés par le temps de Montréal.

Les billets et autres informations peuvent être obtenus, sur demande, de

D. R. McDONALD,  
Agent de la ville de Québec,  
49, rue Dalhousie.

Bureau du chemin de fer, }  
Moncton, N. B. 18 juin 1896. }